



INÉGALITÉS SOCIALES & PARCOURS DE VIE

Chaire de recherche du Canada

## Compte-rendu

---

VAN DE VELDE Cécile, **Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale**, compte-rendu de l'ouvrage de Nicolas Renahy (Paris, La Découverte, 2005), *Revue Française de Sociologie*, 2007, vol.48, n.2, p.410-413.



propos et le nourrir conceptuellement. Ici, les termes « *hoodlums* », « *wine-heads* » et « *regulars* » sont repris tels quels par l'auteur et c'est heureux. Ils permettent en effet de saisir presque sur le vif la vie réelle de ces hommes, de produire un effet de réel qui conduit le lecteur extérieur à se représenter la vie de ces piliers de bar d'il y a trente ans. Surtout, ils s'insèrent de manière heuristique dans l'analyse sociologique : la notion de groupe primaire élargi sort renforcée et non amoindrie du recours à ces termes indigènes. De manière générale d'ailleurs, le recours à de tels termes pour forger des notions sociologiques est justifié quand une grille d'analyse préalable à l'enquête échoue à rendre compte sociologiquement de ces termes, comme le montre, sur un autre terrain, la belle analyse de Florence Weber (1989) sur le « travail à-côté ».

### Alexis Trémoulinas

*Observatoire Sociologique du Changement  
FNSP-CNRS*

#### **Renahy (Nicolas).** – *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale.*

Paris, La Découverte (Textes à l'appui. Enquêtes de terrain), 2005, 285 p., 25 €.

Les « gars du coin » sont de jeunes adultes originaires de la commune de Foulange, en Bourgogne. Jusqu'aux années 1980, le village a vécu sous la protection paternaliste d'une vaste usine qui avait sédentarisé la main-d'œuvre locale. Sa fermeture a initié un processus de fissuration des liens qui unissaient le territoire et son industrie ; à l'issue des années 1990, l'appartenance locale ne constitue plus une dimension valorisable auprès des petites entreprises de Foulange. Confrontée à l'érosion de son « capital d'autochtonie », une frange de la jeune génération a quitté le village. Nicolas Renahy consacre son ouvrage à ceux qui ne sont pas partis. Il dresse ainsi

le portrait d'une jeunesse « doublement invisible », car rurale et ouvrière, grande absente du champ de la sociologie de la jeunesse en France depuis l'ouvrage d'Olivier Galland et Yves Lambert sur les jeunes ruraux (1994).

Nicolas Renahy, par un objet centré sur la ruralité ouvrière et ses évolutions, adopte une clé de lecture jusqu'ici inexploitée mais particulièrement féconde sur la question des ségrégations spatiales. L'ouvrage met au jour le double processus d'enfermement social et local de jeunes ruraux peu à peu condamnés à l'immobilité, ancrés dans un territoire qui les démunie durablement de perspective professionnelle et de la possibilité de fonder un foyer, mais qui constitue parallèlement leur seule ressource en termes de reconnaissance et de sociabilité. Il éclaire un versant méconnu du phénomène de « sélectivité de la mobilité résidentielle », récemment analysé comme l'un des fondements essentiels des discriminations territoriales contemporaines (É. Maurin, *Le ghetto français*, 2002). L'auteur compare le rapport ambigu qu'entretiennent ces jeunes ruraux à leur commune d'origine, avec celui, plus structuré, qui fédérerait leurs aînés ; il mesure ainsi les conséquences de la fin du paternalisme sur la relation à la territorialité dans les milieux ouvriers.

En filiation directe avec les travaux de Stéphane Beaud et Michel Pialoux, qui en ont signé la préface, l'ouvrage de Nicolas Renahy est le fruit d'une longue enquête ethnographique, menée pendant ses années de thèse, au sein d'un village dont il est lui-même originaire. Loin d'être préjudiciable à la solidité des données recueillies, cette proximité personnelle au terrain fait l'objet d'une distanciation maîtrisée, les interactions avec d'anciens camarades d'enfance se muant en support d'analyse. Son intégration multiforme au sein de la vie locale lui a permis de recueillir un riche matériau mêlant biographies croisées, scènes quotidiennes à l'usine ou en famille, propos informels tenus en soirée ou au café du village. Mis

en cohérence, ces multiples indicateurs donnent corps aux parcours d'entrée dans la vie adulte de quelques jeunes ouvriers locaux, dans leurs dimensions familiales, sociales et résidentielles. Si l'on peut par moment regretter la place centrale que tiennent ces extraits d'enquête au sein de l'ouvrage, induisant un équilibre parfois précaire entre éléments de terrain et interprétations, on ne peut que saluer la profondeur des analyses portées par cette approche ethnographique : elle livre de façon tangible les ambiguïtés et la sinuosité de quelques longs itinéraires de jeunesse.

Émerge ainsi, au fil des pages, le portrait nuancé de jeunes ouvriers ruraux en retrait dans l'espace local jouissant d'une sociabilité enclavée au groupe de pairs, dépourvus de reconnaissance professionnelle mais soutenus par une légitimité minimale dans quelques sphères secondaires. La thématique du « silence » de ces jeunes ouvriers dans l'espace public traverse l'ensemble de l'ouvrage ; elle est présente dès l'introduction, par le récit d'un accident de voiture meurtrier qui offre paradoxalement à la jeune génération un rare moment de visibilité au sein de l'univers villageois. L'auteur voit dans cet accident quasi suicidaire la manifestation extrême de comportements à risques face à une masculinité socialement niée, en écho à quelques travaux récents montrant l'existence d'un lien entre suicide et chômage chez les jeunes hommes. Une première partie retrace les itinéraires de maintien ou de retour au village de ceux qui, faute de ressources scolaires ou culturelles, n'ont pu s'échapper par les chemins de la méritocratie. Si le club de football local reste un rare espace de « perpétuation d'un éthos ouvrier », il ne fédère plus qu'à la marge : s'appuyant sur des observations ethnographiques dans l'enceinte de l'usine, la seconde partie se fait le témoin du déclin d'une élite ouvrière qui n'offre plus de support d'identification à une jeune génération dominée par l'incertitude, l'attente et l'insatisfaction au

travail. La troisième partie s'engage plus avant dans les espaces intimes, et souligne le maintien d'une forte dévalorisation du célibat au sein de ces milieux ouvriers. Le report des engagements familiaux est ainsi analysé comme une conduite de crise, qui ôte aux jeunes toute légitimité de parole dans l'espace public, et les condamne au silence politique.

« Être d'ici a-t-il encore un sens ? » C'est à la question plus générale du rôle de l'appartenance territoriale dans le destin des milieux ouvriers qu'aboutit l'analyse. L'ouvrage retrace la césure qu'a opérée l'arrêt du paternalisme industriel sur les rapports intergénérationnels et sur les modes de structuration locaux. Le territoire devient à la fois un piège social et une ressource fédératrice : l'isolement captif de ces jeunes dans un espace socialement appauvri est contrebalancé par la « singularité protectrice d'un type de groupe primaire » – en l'occurrence les amis hérités de l'adolescence –, palliatif minimal au manque de reconnaissance professionnelle. Le lecteur s'interroge alors sur la spécificité de cette expérience d'enfermement local, qui pourrait dépasser les frontières du rural pour toucher d'autres pans de la jeunesse française. L'unicité de l'échelle territoriale, centrée sur quelques jeunes habitants de Foulange, ne permet pas d'y répondre, et l'auteur, en sous-titrant son ouvrage *Enquête sur une jeunesse rurale* s'est préservé de toute prétention à la généralisation, en cohérence avec la focale adoptée. Il reste que l'ouverture bibliographique ou empirique vers un autre pan de la jeunesse ouvrière, rurale ou urbaine, aurait permis de délimiter plus précisément les contours territoriaux et sociaux des processus à l'œuvre, et d'asseoir plus avant les modalités propres d'une « crise de la reproduction » au sein de ce groupe ouvrier : dans les attermoissements et les difficultés d'entrée dans la vie adulte de ces jeunes adultes de Foulange, on retrouve, certes portés à l'extrême, des symptômes traversant plus généralement la jeune génération ouvrière, voire pour certains d'entre eux,

l'ensemble d'une même classe d'âge en France. Le parallèle esquissé en conclusion entre la jeunesse rurale et la jeunesse dite « des banlieues » mériterait à cet égard d'utiles contrepoints comparatifs.

Finalement, cette analyse d'une ruralité ouvrière localement captive laisse entrevoir une polarisation de la jeunesse française et européenne en fonction de son potentiel migratoire. L'ouvrage met au jour les ressorts de l'absence de migration dans une localité pourtant sinistrée, et livre ainsi de solides outils d'analyse pour la comparaison des dispositions individuelles et collectives à la mobilité résidentielle parmi les jeunes adultes. Nul doute que cette dimension, à l'heure d'une internationalisation des systèmes éducatifs et des marchés du travail, est appelée à devenir une ligne de clivage structurante au sein des jeunes générations européennes. Pour ces villageois privés d'une voie de sortie par la méritocratie, l'absence de migration face aux difficultés d'insertion ouvre en quelque sorte une trappe à pauvreté, vers des trajectoires sociales et matrimoniales dénuées de perspective. Loin de relever d'une seule logique de renoncement, ce maintien local paraît dériver de l'invisibilité d'un « ailleurs » constructif, tandis que l'« ici » apporte des gratifications certes minimes mais connues, qui élèvent le coût relationnel et identitaire du départ. L'angle de recherche initié par Nicolas Renahy laisse également entrevoir l'existence d'une potentielle spécificité française dans la force des interrelations entre structuration scolaire, dynamiques migratoires et destins sociaux. Lui-même mentionne dès l'introduction que « sans les vertus émancipatrices de l'école républicaine », il aurait pu suivre un destin social proche de celui des « gars du coin ». Son ouvrage transmet avec force le portrait d'une autre « périphérie » française, celle d'une jeunesse ouvrière et rurale, immobile au temps de la mobilité, largement occultée des débats publics par la visibilité de la jeunesse urbaine, politiquement

silencieuse bien que portant à leur paroxysme les tendances les plus lourdes des trajectoires de jeunesse en France.

**Cécile Van de Velde**

GRACC-Université de Lille III  
CREST-INSEE

**Ribert (Évelyne).** – *Liberté, égalité, carte d'identité. Les jeunes issus de l'immigration et l'appartenance nationale.*

Paris, La Découverte (Textes à l'appui. Enquêtes de terrain), 2006, 274 p., 23,50 €.

L'ouvrage d'Évelyne Ribert, issu d'une thèse de doctorat en sociologie, se présente comme une recherche inédite sur le rapport des jeunes d'origine immigrée à l'appartenance nationale. Cette réflexion s'inscrit dans un contexte social particulier : l'inquiétude grandissante autour des symboles de la nation favorise, en 2003, la création d'un « délit d'outrage au drapeau tricolore ou à l'hymne national » et, en 2005, l'apprentissage obligatoire de *La marseillaise* à l'école est rétabli. Pour la sociologue, les rapports lâches des jeunes à l'appartenance nationale expriment l'affaiblissement général du lien national : les Français appartiennent moins aujourd'hui à la nation qu'à la société, et la faible identification des jeunes issus de l'immigration à la France est le miroir grossissant de cette tendance.

Avant de rendre compte de son enquête, l'auteure procède à un rappel des représentations médiatiques et des discours politiques inhérents à la crise du pacte républicain et aux difficultés du processus d'intégration. Évelyne Ribert souligne le fait que les débats suscités depuis le début des années 1980 par la crainte de l'affaiblissement de l'identité nationale se cristallisent sur les jeunes d'origine immigrée. Jusqu'en 1993, le Code de la nationalité promulgué en 1945 régit le statut de national des jeunes nés en France de parents étran-